Les Rairies,
quand la main de l'homme façonne l'argile

Florence Falvy et Marie Hérault

D'un côté, une argile grise, grasse et compacte. De l'autre, une terre plus rouge et sableuse, se heurtant à une roche tendre et friable, le tuffeau. De ce sol, le village des Rairies va peu à peu tirer toute sa richesse et sa réputation. Histoire de cette commune angevine.

Direction Les Rairies, à la limite des départements du Maine-et-Loire et de la Sarthe. Comme dans bien des villages français, l'agriculture était ici l'activité économique principale. Mais la terre, composée d'un calcaire jaune clair très dur nommé « pierre des Rairies », d'une argile blanche et d'une argile grise, sera « la cause de la médiocrité des ressources agricoles[1] ». Elle sera pourtant aussi à l'origine de l'extraction de la pierre et de l'exploitation de l'argile, offrant une activité et des revenus complémentaires aux villageois. « L'eau et le bois, éléments indispensables à la transformation de l'argile en terre cuite, sont présents partout aux Rairies [...]. Si la réputation du village était bien établie aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est pourtant pendant la seconde moitié du XIXe siècle (à partir de 1864) que le village va connaître son plus fort développement[2]. » « Plus de soixante-dix sites de production sont alors comptabilisés et mille deux cents ouvriers façonnent l'argile de mai à fin septembre », raconte Didier Cailleau, l'un des deux exploitants qui œuvrent aujourd'hui à faire perdurer ce patrimoine.

À l'époque, les Rairieux cumulent deux ou trois activités, l'extraction de la pierre et de la terre, et « chacun pourtant garde un lopin de terre et quelques bêtes à entretenir pour nourrir sa famille[3] ». Mais lorsque le travail vient à manquer, les briquetiers exportent leur savoir-faire hors du village, là où les briqueteries manquent de mains expertes. Ces saisonniers sont nommés les « Hirondelles » car, comme ces oiseaux, ils migrent au printemps pour revenir à l'automne. Les conditions de travail sont rudes, et toute la famille, femmes et enfants, travaille aux côtés du père, les mains dans la terre. Ils se disent briquetiers d'avril à novembre et s'annoncent perrayeux pendant les mois d'hiver. Le métier rapporte peu : les salaires sont parmi les plus bas du Maine-et-Loire, soit deux francs par jour, et la durée quotidienne du travail est de quatorze ou quinze heures, contre dix à douze heures pour le reste du département[4]. Ainsi en témoigne Roger Thielleux, ancien briquetier des Rairies né en 1932, issu d'une longue lignée de briquetiers[5] : « Mon grand-père faisait les briques à la main. Il se levait entre quatre et cinq heures du matin, c'était des journées de bagnard. Il fallait sortir la terre trempée avec une pelle en bois du bassin d'eau : ça glissait bien. » Quant à sa mère : « Elle travaillait toute la journée comme ouvrière. Le matin, elle était à la mouleuse et coupait à la main pendant quatre heures. Elle mettait les carreaux sur la brouette, sous la grange, toujours penchée sous le toit.

← Four à briques, Les Rairies, détail. © Photo Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire, Bruno Rousseau.

1. **Brigitte Villoutreix**, « La tuile et la pierre aux Rairies : un village industrieux du XVIIe siècle à 1914 », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. CIV, n° 3, 1997.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Témoignage tiré de l'ouvrage *Mission de sauvetage de la mémoire orale du Pays des Vallées d'Anjou*, d'Yves de Silans et Josette Ludard.

Héritières des terres cuites d'antan, les Rairies Montrieux assoient leur activité sur le savoir-faire de plus de sept générations. © Rairies Montrieux.

Elle préparait à manger pour sept et élevait des lapins, des chèvres et un mouton. »

Malgré tout, un réel esprit de solidarité existait entre briquetiers, comme en témoigne l'existence du Cierge des Perrayeux, sorte de Sécurité sociale avant l'heure. Constituée en 1885 (et jusqu'en 1960), « elle avait pour but d'assurer les soins (médecin et médicaments) aux membres malades ou blessés, de leur payer une indemnité pendant leur arrêt, de leur constituer une pension pour la retraite, d'accorder une indemnité à la famille en cas de décès[6]. »

Travailler la terre de manière ancestrale

Les produits alors élaborés aux Rairies, de la brique et des carreaux pour l'essentiel, ne sortent que peu des frontières angevines et sont destinés aux seigneurs des châteaux environnants. « De l'argile ou du calcaire, un point d'eau, un lieu où cuire, suffisent pour fabriquer des produits de terre cuite [...]. Aux Rairies, une briqueterie se compose de trois ou quatre éléments dont deux sont indispensables : le four et le puits alors que la grange et la halle de fabrication sont facultatifs[7]. » La grange est un séchoir de construction légère avec une charpente de bois basse à pans coupés et à quatre pentes et une couverture faite de tuiles d'une forme particulière, dont la disposition juxtaposée permet à l'air de circuler tout en empêchant l'eau de pluie de pénétrer. Le four est quant à lui du type dit « chinois » : allongé, trapu et en légère pente.

Le processus d'extraction et de transformation de l'argile consiste à extraire la matière, directement dans le village et ses alentours, à l'aide d'une pelle, avant de la laisser « pourrir » durant quasiment un an pour la rendre suffisamment souple et malléable. Elle est ensuite nettoyée de ses impuretés, qui fragilisent le produit à la cuisson, puis séchée. La période du séchage (de trois semaines environ) est délicate et tributaire de la météo, ce qui nécessite une surveillance constante. Il reste ensuite à charger le four, à le préchauffer puis à cuire les produits. Des opérations qui vont occuper au moins une semaine. La disposition des pièces d'argile dans le four va leur donner la teinte si particulière qui a fait la renommée des produits des Rairies. « La cuisson par elle-même dure environ trente-six heures sans discontinu et c'est à l'œil que le patron juge si son four est cuit, si le ciel et le vent ont accéléré ou ralenti la combustion qui monte entre 800 °C et 1 200 °C. [...] Les briquetiers se croisaient en milieu de nuit, les uns avaient enchaîné une demi-nuit "au cul" du four derrière leur journée de travail, les autres commençaient par une demi-nuit auprès du four avant d'entamer leur labeur quotidien. Souvent les enfants et les

6. *Op. cit.* note 1.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

L'Atelier Cailleau met en avant un savoir-faire aux méthodes ancestrales et un positionnement sur mesure. © Florence Falvy.

xxxxxxxxxxx. © Marie Herault.

Si le procédé de fabrication des Rairies Montrieux, est plus industrialisé, il repose malgré tout sur l'utilisation d'un four-tunnel chauffé au bois. © Marie Hérault.

épouses venaient passer quelques heures auprès de leur mari et la traditionnelle veillée au coin de l'âtre se trouvait recréée[8]. »

Alors que la demande en production devient de plus en plus exigeante, les machines arrivent en 1910 aux Rairies pour peu à peu remplacer les hommes. Tout d'abord, des machines à vapeur pour malaxer la terre, la mouler et la couper, puis des camions remplaçant les charrettes à chevaux pour la transporter. L'arrivée de l'électricité, de pelles mécaniques et d'un four tunnel achève l'industrialisation de l'activité briquetière. Jusqu'à ce que les matériaux modernes – parpaings et PVC – viennent remplacer les matériaux de drainage et les briques. Ainsi, en 1965, il ne reste plus que sept briqueteries en activité, employant soixante-dix salariés. Actuellement, elles ne sont plus que deux.

Un ADN commun mais deux orientations distinctes

Aujourd'hui, le processus de transformation de l'argile n'a pas fondamentalement changé depuis son origine, comme le confirme L'Atelier Cailleau. « La cuisson se fait au feu de bois sans mesure de température et totalement à l'œil. Trois chaufourniers se relaient pendant une trentaine d'heures pour remettre du bois toutes les cinq à dix minutes, jour et nuit. Le four est allumé le jeudi matin à six heures et arrêté le lendemain midi », raconte Didier Cailleau qui défend depuis 1993, date de son arrivée dans l'entreprise familiale, l'idée de préserver un savoir-faire immuable afin de fabriquer des produits sur mesure et uniques. Les séchoirs à l'ancienne servent encore pour un séchage naturel, et la plus vieille mouleuse, toujours d'aplomb, date de 1958. Quant à L'Atelier du Croc, classé monument historique, il réédite des matériaux anciens selon une méthode traditionnelle. Par ailleurs, Didier Cailleau laisse toujours pourrir la terre pendant un an et réalise lui-même ses moules et ses emporte-pièces. « J'ai toujours gardé un positionnement sur mesure pour répondre à la demande de particuliers ou d'architectes spécialisés dans la rénovation et la restauration. » L'artisan compose cependant avec la réglementation actuelle et « un cahier des charges très draconien ». Bénéficiant d'un droit d'extraction pour une durée de trente ans, L'Atelier Cailleau, autorisé à extraire cinq mille tonnes d'argile par an, doit désormais remettre les carrières en état. Autre obligation à laquelle il devra bientôt se plier : réduire de 40 % les émissions de carbone de ses ateliers d'ici à 2025.

À quelques rues de là, une tout autre stratégie se joue aux Rairies Montrieux, dont le procédé de fabrication est plus industrialisé. « Il y a une dizaine d'années, nous avons pris une nouvelle orientation vers des produits d'architecture, notamment des solutions de façades », explique Rémy Montrieux, le patron actuel, qui représente la septième génération de briquetiers au sein de cette entreprise familiale employant soixante-dix salariés. « Cela a demandé une adaptation de l'outil de production pour répondre aux normes architecturales et aux besoins des professionnels concernant l'aspect, les couleurs ou les textures. » Une stratégie gagnante puisque l'entreprise rayonne au national et de plus en plus à l'export, revendiquant quelque trois cents réalisations par an, avec une clientèle composée à 90 % de professionnels. Elle a également doublé son chiffre d'affaires en quatre ans, pour atteindre sept millions d'euros en 2018. Parmi les chantiers qui ont fait sa renommée : le conservatoire de Nantes, la Cité du cinéma à Paris ou encore Les Hexagones à Londres. « Notre force : la souplesse. Nous faisons de l'artisanat organisé, ce qui fait notre réputation. » Les Rairies Montrieux continuent cependant de s'appuyer sur des savoir-faire ancestraux en privilégiant l'argile locale (avec un peu d'importation d'Europe de l'Est selon les demandes de couleurs) et l'utilisation d'un four-tunnel chauffé au bois. « Les conditions de travail ont évolué.

Cheminée d'un four à briques, Les Rairies. © Photo Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire, Bruno Rousseau.

Vue intérieure d'un hangar de séchage de l'entreprise Yvon Cailleau.
© Photo Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire, Bruno Rousseau.

Circuit de fabrication de la briqueterie Corbet, Les Tillières. © Photo Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire, Bruno Rousseau.

Vue intérieure de la briqueterie Corbet, Les Tillières. © Photo Conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire, Bruno Rousseau.

Depuis 2018, Les Rairies Montrieux accueillent es artistes en résidence ou des étudiants en art. © Rairies Montrieux.

Nous utilisons aujourd'hui des transpalettes ou des sondes pour la température », précise Patrick Jacquinot, briquetier enfourneur défourneur depuis trente-huit ans dans l'entreprise. « La vie d'avant était beaucoup plus difficile. C'était plus lourd et plus physique. »

Comme L'Atelier Cailleau, les Rairies Montrieux affichent le label EPV (Entreprises du Patrimoine vivant), une marque de reconnaissance de l'État mise en place pour distinguer des entreprises françaises aux savoir-faire artisanaux et industriels d'excellence. « Ce label est une très grosse reconnaissance à laquelle les architectes des Bâtiments de France sont assez sensibles. Il met en avant notre production et laisse transparaître la tradition de notre savoir-faire. Nous pourrions encore capitaliser dessus à l'étranger », indique Rémy Montrieux.

Si le dirigeant est tourné vers l'innovation, il s'attache aussi à faire perdurer le patrimoine de la briqueterie en accueillant depuis deux ans des artistes en résidence ou des étudiants en art. L'entreprise a ainsi rejoint une collaboration interculturelle, l'European Ceramic Art Schools Project 2018-2020, dont la première édition s'intitulait « Facing the sky ». Dans ce cadre, les Rairies Montrieux ont fourni gratuitement des tonnes d'argile crue, du matériel et des savoir-faire humains à une douzaine d'étudiants venus expérimenter la céramique dans un contexte professionnel. À l'issue de l'atelier, onze œuvres ont vu le jour et ont été exposées dans les jardins du domaine de Kerguéhennec, en Bretagne, en juin 2018. Une nouvelle édition, nommée « In Paradise », est en cours. Rémy Montrieux ne souhaite pas s'arrêter là : il envisage d'ouvrir prochainement un lieu tourné vers la créativité au sein de ses locaux. « Plus qu'un musée, je souhaiterais idéalement créer un atelier pour le mettre à disposition d'artistes. » L'occasion de se démarquer en créant des produits atypiques.

Quant à l'avenir de L'Atelier Cailleau et des Rairies Montrieux, il semble assuré tant qu'il y aura des bâtiments à restaurer et une demande pour des produits nobles et traditionnels. Car, matière intemporelle, l'argile a su traverser les époques et perdurera tant que l'homme pourra exploiter la terre.

—

Marie Hérault est journaliste-rédactrice spécialisée en urbanisme, architecture et immobilier. Elle collabore avec différentes agences de presse et de communication. Elle est aussi l'auteur du livre *Troglos Habitat & art de vivre*, sur le patrimoine troglodytique ligérien, paru aux Éditions L'àpart.

Florence Falvy est journaliste-rédactrice et photographe. S'intéressant particulièrement à l'économie, à l'environnement et à l'urbanisme, elle fait valoir son ancrage territorial auprès de médias spécialisés.